

Par ÉLUCID • 18/11/2022 • Société

POUR UNE SOCIOANALYSE DU JOURNALISME - Alain Accardo

Alain Accardo considère que le journalisme, sous le joug de l'économie libérale de la financiarisation, est désormais soumis à la censure et à la domination économique. La responsabilité, selon Accardo, ne doit être attribuée ni exclusivement aux journalistes, en tant qu'individus, ni exclusivement aux superstructures qui organisent le champ social du journalisme.



Podcast

Téléchargez et écoutez la synthèse en version podcast :

Your browser does not support the audio element.

Pour une socioanalyse du journalisme d'Alain Accardo était, avant sa réédition de 2017, l'introduction d'une étude menée en 1993 et 1996 par le groupe «Sociologie des pratiques journalistiques » alors rattaché à l'université de Metz.



Ce qu'il faut retenir

La responsabilité de la situation de décrépitude que connaît le journalisme n'incombe ni entièrement aux logiques de marchés, de rendement et d'efficacité en œuvre dans nos sociétés néolibérales, ni entièrement à la volonté propre des journalistes qui auraient tous trahi le peuple et la démocratie pour s'allier aux puissants. Il s'agit en réalité d'une intrication subtile et permanente se déroulant à tous niveaux entre la volonté subjective d'individus et les injonctions objectives du système, qui coexistent en se renforçant l'une l'autre.

Le marché de l'information connaît une autonomisation relative. En effet, le public est considéré uniquement comme source de revenus, et ainsi le traitement de l'information n'est plus dirigé par des impératifs de qualité, mais par des exigences économiques.

La classe moyenne, majoritaire dans le monde journalistique, est une classe singulière. Prônant des valeurs comme la concurrence, la liberté et l'individualisme, toujours en quête de distinction, elle ne peut se définir qu'en méprisant les classes populaires et en enviant jalousement la grande bourgeoisie.

Biographie de l'auteur

Alain Accardo (1934 -), ancien enseignant à l'université Bordeaux-III, est un sociologue français. Issu d'une famille italienne immigrée en Algérie, il étudie les lettres, en khâgne, puis la philosophie, à l'université d'Alger. Il y rencontre Pierre Bourdieu, qui a été nommé assistant en sociologie à la faculté philosophie-lettres d'Alger en 1957.

Dans les années 1960, il s'installe en France et devient professeur de philosophie à Bordeaux. Il s'inscrit ensuite au Parti communiste pour lequel il milite jusque dans les années 1980. Ses travaux sont, pour la plupart, une vulgarisation de la sociologie bourdieusienne.

Avertissement: Ce document est une synthèse de l'ouvrage de référence susvisé, réalisé par les équipes d'Élucid; il a vocation à retranscrire les grandes idées de cet ouvrage et n'a pas pour finalité de reproduire son contenu. Pour approfondir vos connaissances sur ce sujet, nous vous invitons à acheter l'ouvrage de référence chez votre libraire. La couverture, les images, le titre et autres informations relatives à l'ouvrage de référence susvisé restent la propriété de son éditeur.

Plan de l'ouvrage

I. Introduction

II. Idéologie et sociologie

III. Les deux états d'une même histoire

IV. La connivence : concordance du dedans et du dehors

V. La réalité des pratiques

VI. Contraintes économiques et concurrence spécifique

VII. Le charisme d'institution

VIII. Transfiguration de l'économique



IX. Adhésion à l'ordre établi

X. Un habitus de classe

XI. Les effets du champ : la différenciation distinctive

XII. Un centrisme sociologique

XIII. Populisme et misérabilisme

XIV. Pour une véritable liberté de conscience

XV. Quelle thérapie pour les médias dominants?

Conclusion

Synthèse de l'ouvrage

1. I. Introduction

Face au développement du numérique et de l'information instantanée et à l'avènement du règne de l'image, le métier de journaliste connaît désormais une grande précarisation. Son fonctionnement est plus que jamais soumis aux impératifs de l'économie libérale et de la financiarisation.

Banquiers, industriels, hommes d'affaires exercent une influence forte sur la majorité des journaux, qu'ils soient télévisuels, en ligne ou sur papier. En conséquence, le journalisme est dans un état de dégénérescence avancé : multiplication des pigistes, exploitation de journalistes sous-formés, à la culture lacunaire que l'on n'a de cesse de déplorer, mais que l'on n'hésite pas pour autant très hypocritement à embaucher tant ils constituent une main-d'œuvre à la fois malléable et bon marché. Pourtant, face à cette situation critique et en apparence inévitable, quelques journalistes ont réussi à s'extraire de l'industrie journalistique pour former leurs propres médias et luttent contre la domination du marché de l'information par les empires industriels.

La possibilité pour le journaliste de se rebeller contre ce système soumis à la censure, à la domination économique et au dogme libéral conduit à se demander si la responsabilité de cette déliquescence est celle des structures qui dominent le monde du journalisme, ou celle, individuelle, du journaliste qui ne s'y oppose pas. Toutefois, l'objet de cet ouvrage n'est pas de mettre en cause l'un, pour mettre hors de cause l'autre. Il s'agit ici – et cette méthode peut s'appliquer à la plupart des champs sociologiques – de déterminer, plus objectivement, une responsabilité qui puisse faire la part entre ce qui incombe au journaliste, ce qui incombe aux structures à l'œuvre dans le monde du journalisme et ce qui, dialectiquement, incombe aux deux à la fois.

II. Idéologie et sociologie

La sociologie est souvent divisée en deux catégories : les partisans de l'analyse macrosociologique, et les partisans de l'analyse microsociologique. Les premiers s'efforcent de montrer comment les macrostructures (l'économie, le droit, la culture) façonnent et déterminent l'individu. Les seconds considèrent que l'individu, dans sa subjectivité et dans ses interactions

avec d'autres individus, façonne et réinvente les macrostructures et le monde social.

L'analyse macrosociologique est une analyse dite *objectiviste*, c'est-à-dire qu'elle ne considère pas l'individu en tant que sujet, mais en tant qu'objet des structures qui le déterminent. L'analyse microsociologique, en revanche, est dite *subjectiviste* parce qu'elle considère l'individu comme un acteur libre qui fait, défait et recompose le réel par son action. Les pendants philosophiques de ces catégories sociologiques seraient le couple déterminisme/libre arbitre.

Cette distinction entre micro et macro est plus qu'une opposition théorique. Pour des raisons historiques, l'analyse macro correspond plutôt à la famille politique dite « de gauche », sociale et réformiste, qui dénonce le poids des institutions et des structures (notamment économiques) sur l'individu, tandis que l'analyse micro correspond davantage à la « droite » engageant la liberté et la responsabilité de l'individu.

III. Les deux états d'une même histoire

Cette opposition entre structuralisme et individualisme est en réalité une opposition de façade. Les deux approches ne se distinguent pas par leur nature, mais par le degré auquel elles se situent et auquel elles se cantonnent. Une macroanalyse pure, c'est-à-dire une analyse structuraliste, est incapable de considérer toute autre détermination qu'une détermination issue des macrostructures. De la même manière, une microanalyse individualiste pure sera totalement aveugle face aux déterminations des macrostructures qui façonnent l'individu.

Il faut alors refuser tout postulat, toute idée préconçue, pour constater « qu'il n'existe pas, dans la réalité, de ligne de démarcation bien nette entre un niveau sociétal qui ressortirait strictement à l'analyse macrosociologique et un autre niveau sociétal qui serait de la juridiction de la seule analyse microsociologique ». Les deux positions sont observables dans toute situation.

Il faut ainsi distinguer les structures externes, « dans les institutions et les choses » des structures internes, dans la personnalité des individus. Elles constituent, ensemble, une seule et même histoire, qui se manifeste sous deux formes : une histoire objectivée, qui se matérialise en système, hiérarchie, codes, dispositifs, organisations, et une histoire incorporée, qui se constitue en habitus, manière de parler, de penser, d'agir, de sentir et de percevoir, « selon les modèles intériorisés au cours des différents processus de socialisation ».

IV. La connivence : concordance du dedans et du dehors

Le couple structures externes/internes, qui règle le conflit manichéen entre macroanalyse et microanalyse, permet d'élaborer l'idée d'une *connivence* entre les individus et les structures dans lesquelles ils acceptent d'évoluer.

Les logiques des structures externes à l'œuvre ne peuvent que mieux se réaliser lorsqu'elles rencontrent des individus dont les structures internes sont prédisposées à accepter et à continuer la logique de la structure externe. Par exemple, un individu A qui aurait dans sa structure interne intégré positivement ce qu'on appelle en sport «l'esprit de compétition» aura des prédispositions pour entrer en connivence avec une structure externe obéissant à une

logique de concurrence généralisée.

Cette connivence reste, la plupart du temps, inconsciente. Elle ne relève pas de la rationalité de l'individu, mais davantage de ce qui lui semblera évident, sur le mode du «ça va de soi». Autrement dit, l'individu n'est ni un automate impuissant, écrasé par les structures externes, ni un acteur pleinement conscient et lucide, n'agissant que de manière rationnelle. Il se situe dans un entre-deux, « dans un clair-obscur cognitif et affectif, à tâtons, à l'estime».

V. La réalité des pratiques

Cette réflexion théorique donne un cadre d'analyse satisfaisant du champ social que constitue le monde journalistique.

La macroanalyse, prise seule, permet seulement de condamner la logique commerçante du nouveau journalisme qui le rend plus soucieux des bénéfices que de la qualité de l'information. La microanalyse, elle aussi prise seule, exhorte l'indépendance des journalistes et leur déontologie personnelle et professionnelle, voire leur héroïsme, tout en condamnant fermement les abus et considère ceux qui dérapent comme des déviants. En singularisant de la sorte les journalistes se rendant auteurs de pratiques douteuses, l'analyse micro ne permet pas d'appréhender la tendance globale, qui concerne le métier dans son intégralité.

Ces deux discours manichéens ne sont ni entièrement vrais, ni entièrement faux. Cependant, la vérité est plus complexe. En effet, l'exhortation à l'information instantanée, la recherche permanente du scoop, la mise en concurrence incite largement les journalistes à produire de l'information de mauvaise qualité, peu pertinente, voire fausse. Cependant, il est toujours possible pour ces journalistes de se rebeller face à cette loi. On se demande ainsi « pourquoi dans leur grande masse les journalistes ne s'insurgent pas davantage contre l'adultération de leur travail».

VI. Contraintes économiques et concurrence spécifique

Force est de constater qu'aucun journaliste n'agit par la simple volonté de «faire de l'argent», par pure *libido* économique. Au contraire, la majorité des journalistes rejetterait une telle accusation, considérant ne pas pouvoir être acheté ni être au service de l'argent. Cependant, la concurrence acharnée propre au libéralisme existe bel et bien dans le champ journalistique, mais se manifeste sous d'autres formes *spécifiques* pour préserver le vernis déontologique qui fait force de loi dans la profession (la nécessité du scoop, par exemple).

Seule une minorité de journalistes est clairement et explicitement convertie au néolibéralisme et convaincue du besoin de faire du journalisme une activité moderne et rentable. Cette minorité convertie à la philosophie entrepreneuriale occupe les postes à responsabilités et décide des lignes éditoriales, des sujets et des licenciements. Elle assure la connivence et la complicité des sphères journalistiques avec les sphères de la finance, jouant un rôle « d'apôtre de l'évangile néolibéral».

L'absence d'institutions de contrôle, de sélection, d'évaluation et de promotion dans le corps de



métier, véritable « cléricature », implique un rapport de force hiérarchique nécessairement arbitraire, contre lequel le simple journaliste n'a aucun recours et ne peut que se soumettre ou démissionner.

VII. Le charisme d'institution

La soumission du journalisme à l'individualisme et au narcissisme crée chez les journalistes, même les plus exploités, un sentiment de fierté et d'importance parce qu'ils appartiennent à un corps de métier considéré comme prestigieux.

En effet, le journaliste a un pouvoir absolu sur l'information : « en d'autres termes, aujourd'hui, être socialement, c'est être perçu par des journalistes». Les journalistes ont donc, quelle que soit leur position dans le corps de métier, des moyens de se satisfaire de celle-ci, ce qui explique en partie leur soumission.

VIII. Transfiguration de l'économique

Le scoop, c'est-à-dire l'information exclusive à laquelle une rédaction aurait accès avant toutes les autres rédactions, et *a fortiori* sur le plan subjectif, un journaliste avant tous les autres journalistes, est, dans ce champ social, le moyen ultime de distinction. Cet objectif sous-tend tout le travail du journaliste moderne. Or, pour être l'auteur d'un scoop, il faut non seulement être le premier à connaître l'information, mais aussi le premier à la dire, ce qui relègue naturellement tout travail approfondi d'enquête ou de réflexion au second plan. Par conséquent, le journaliste aura tendance à privilégier la quantité sur la qualité.

Un bon exemple de ce gaspillage de temps est l'attention portée aux réseaux sociaux comme Twitter, vecteur d'informations de basse qualité, la plupart du temps inconsistantes, mais qui font sensation (polémique, buzz, drama, esclandre...).

Impossible ici de différencier ce qui relève du macrosociologique ou du microsociologique. Il est dans l'intérêt rationnel pour l'entreprise de réaliser des scoops pour générer du bénéfice, mais il est aussi dans l'intérêt subjectif de l'individu de réaliser un scoop pour se distinguer.

Certains journalistes, cependant, gardent gravé dans leur *habitus* le goût du travail bien fait et se voient frustrés de voir leurs enquêtes ou reportages refusés par la rédaction. L'injonction à la vitesse et au scoop qui sévit dans les rédactions ne détermine pas *mécaniquement* les journalistes. Il s'agit à nouveau d'intrications entre structures objectives et subjectives qui ont comme résultante une tendance générale à la soumission à ces dogmes.

IX. L'adhésion à l'ordre établi

Le champ journalistique adhère majoritairement à l'ordre établi. En effet, les journalistes sont majoritairement recrutés parmi la petite bourgeoisie issue des classes sociales supérieures et moyennes. De cette manière, le champ journalistique est caractérisé par une volonté de préservation de l'ordre existant qui se manifeste, selon le degré d'accumulation de capital culturel, symbolique et économique, par des tendances plutôt réformistes ou plutôt

conservatrices.

Cette réalité ne résulte pas d'une crise du journalisme, dans la mesure où elle est valable dans toute l'histoire du journalisme, dans des conjectures différentes. Cette réalité s'ancre dans les structures des classes sociales, principalement la petite bourgeoisie, qui sont relativement stables.

X. Un *habitus* de classe

La théorie de l'*habitus* permet d'éviter une analyse purement structuraliste – gommant les particularités individuelles – ou purement individualiste – négligeant l'importance des superstructures.

Chaque individu est défini par un *habitus* de classe, duquel dérive un *habitus* particulier pour chaque individu, selon les expériences de vie de ce dernier. Cet *habitus* de classe structurant permet aux individus interagissant dans le même champ social de s'entendre dans une relative harmonie, puisqu'ils obéissent globalement aux mêmes codes, réagissent spontanément de manière similaire, comprennent non seulement les ordres explicitent, mais également ceux donnés de manière moins directe, sur le mode de la complicité ou de la séduction.

Cette harmonie dans les relations intersubjectives se retrouve également dans la manière de traiter l'information. Leur appartenance à une même classe créée ainsi chez les journalistes des prédispositions inconscientes à traiter l'information d'une certaine manière, c'est-à-dire en se conformant au mode de pensée néolibéral.

Cette théorie de l'habitus de classe permet d'expliquer la grande homogénéité des points de vue qui caractérise le traitement de l'information sans avoir recours à une théorie subjectiviste (selon laquelle les journalistes conspireraient collectivement et sciemment pour maintenir l'hégémonie du néolibéralisme) ou à une théorie structuraliste (selon laquelle les réalités socio-économiques et le grand capital contraignent ou façonnent les journalistes).

XI. Les effets du champ : la différenciation distinctive

L'homogénéité de classe, à laquelle s'ajoute l'inculture des journalistes, empêche ceux-ci d'appréhender le monde autrement que par des catégories simplistes et manichéennes.

L'habitus de classe, bien qu'étant un concept utile, n'est pas pour autant le seul qui explique l'action des journalistes dans leur champ social. D'abord, il existe quelques journalistes issus de milieux populaires. Cependant, ils ne sauraient inverser la tendance générale. En effet, parce qu'ils sont minoritaires et ne connaissent pas les us et coutumes de la classe dominante, ils ont dû adopter cet *habitus* de classe au moyen d'un apprentissage long et fastidieux, se soldant souvent par un échec partiel.

De plus, les prédispositions offertes par l'habitus de classe ne se manifestent jamais de manière absolue, mais toujours de manière relative, face à une situation donnée, qui diffère notamment selon la position du journaliste dans la rédaction et la rédaction elle-même. Dans un processus

de différenciation, même des rédactions, sur le fond, similaires, tentent d'avoir un fonctionnement autonome et singulier, en affichant des divergences positionnelles. Par exemple, *Le Monde* et *Le Figaro* sont deux journaux assumant la même allégeance néolibérale avec des divergences de position.

Dans cette logique de double concurrence, à la fois interne aux rédactions et entre rédactions, les journalistes « parlent les uns pour les autres». Dans une logique d'autonomisation du champ social journalistique, les journalistes ne s'adressent plus véritablement aux lecteurs ou téléspectateurs, mais à leurs collègues, ou plutôt à leurs rivaux. La réalité de ce dérèglement est corroborée par l'importance cruciale du scoop dans les rédactions contemporaines : la qualité de l'information importe peu, tant qu'on la publie avant tous les autres, aussi bien les autres rédactions que les autres collègues de travail.

XII. Un centrisme sociologique

Pour ces raisons, il faut considérer que le *consensus*, encouragé et récompensé, occupe dans le champ social journalistique une place bien plus importante que le *dissensus*, vecteur de marginalisation et d'exclusion. En conséquence, le monde moderne, du point de vue de la plupart des journalistes, est perçu comme intrinsèquement bon et les catastrophes et autres crises ne sont que des accidents dont il faudrait s'accommoder.

Leur attitude face aux véritables dominants (industriels, hommes d'affaires, hommes politiques, etc.) est une attitude ambivalente que leur confère leur statut de « *rivaux dominés* », faite à la fois de déférence et de ressentiment. Les journalistes utilisent leur parole de manière ambivalente, tantôt pour louer l'ordre établi, tantôt pour descendre en flèche un membre de la caste dominante qui aurait fauté.

Cette ambivalence engendre des jeux subtils d'influence entre les journalistes accrédités et les représentants du pouvoir qui se soldent la plupart du temps à l'avantage de ces derniers puisque les journalistes ont, par leur statut intermédiaire, besoin de la reconnaissance des puissants.

XIII. Populisme et misérabilisme

Pour un champ social, comme celui du journalisme, qui occupe une place intermédiaire, l'aspiration à rejoindre les classes supérieures implique nécessairement un besoin de différenciation doublé d'une attitude de rejet et de fascination envers les classes populaires.

Celles-ci, à la fois méconnues et méprisées par la plupart des journalistes, font aussi l'état d'un double traitement. Le peuple est pittoresque, rassurant, amusant lorsque les individus qui le composent sont considérés à part les un des autres, et devient un sujet vibrant lorsqu'il souffre. Cependant, lorsqu'il s'organise, revendique, ou manifeste, ce même peuple devient une foule grondante et menaçante, ignare, barbare.

XIV. Pour une véritable liberté de conscience

La «liberté de conscience», qui n'a de cesse d'être invoquée par les journalistes, est une idée à

relativiser et à encadrer. Le journaliste n'est jamais, à proprement parler, contraint de se prononcer en faveur de l'ordre dominant, d'être un chien de garde, mais, par l'entremêlement subtil des structures externes et internes, il est extrêmement rare qu'un discours contestataire, c'est-à-dire un discours qui n'appartiennent pas au discours social-démocrate réformiste ou au discours conservateur puisse être relayé.

Tout journaliste qui prétend être libre agit peut-être sans contrainte, mais agit en toute conformité. Cette croyance des journalistes en leur liberté les rend aveugles à leur conformisme. Ainsi, pour bousculer l'ordre établi, il faudrait, dans un premier temps, que les journalistes soient capables de faire à chaque instant leur propre socioanalyse.

Prétendre être absolument libre ou prétendre être complètement dirigé par les structures conduit toujours, *in fine*, à renforcer l'hégémonie des structures externes. Dans le premier cas, on est tout simplement incapable de s'apercevoir du pouvoir de coercition des structures internes. Dans le second, on est incapable de se rendre compte du pouvoir d'influence que peuvent avoir les structures internes subjectives sur les structures externes ni de la manière dont elles permettent leur reproduction.

XV. Quelle thérapie pour les médias dominants?

Il faut alors s'attaquer à ce qui est à la racine du fonctionnement des médias : les logiques néolibérales de marché et de rendement. « Il n'y a pas trente-six façons de procéder » : il faut détruire les empires médiatiques en expropriant les groupes financiers et industriels qui ont la main mise sur tout le marché de l'information, tout en permettant le développement d'une presse débarrassée de la publicité, non lucrative, indépendante. En somme, il s'agit de garantir l'indépendance des rédactions en les faisant entrer dans le secteur public.

Cependant, cette mesure seule est insuffisante. De véritables écoles de journalisme, destinées à former des journalistes responsables, civils, moraux et soucieux de la qualité de l'information, doivent être créées afin de modifier les structures internes aujourd'hui à l'œuvre dans le monde journalistique.

Conclusion

Cette réflexion sur le journalisme s'applique plus largement à l'ensemble des champs dans lesquels les classes moyennes se déploient. Il s'agit de cette nouvelle petite bourgeoisie, issue de l'américanisation de l'Occident après la Seconde Guerre mondiale.

L'émergence de la classe moyenne est donc aussi le fruit d'un immense travail de propagande proaméricaine, faisant l'apologie de valeurs libérales et individualistes. Les métiers de communication, de journalisme, de restitution de capital symbolique sont toujours *de facto* largement influencés par ces discours, et ceux-ci se diffusent à tout le reste de la population par leur intermédiaire.

La petite bourgeoisie constituant la classe moyenne commence néanmoins à s'éloigner de cette adoration béate du système néolibéral. Depuis quelques années, nous commençons à ressentir



les conséquences néfastes du néolibéralisme qui précarise plus qu'il n'enrichit la classe moyenne. La répercussion la plus violente reste le contrecoup symbolique subi par la classe moyenne qui, mise face aux échecs successifs de ce modèle néolibéral qu'elle a sincèrement adoré, est en perte totale de repères.

*

Vous avez aimé cette synthèse? Vous adorerez l'ouvrage! Achetez-le chez un libraire!